

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°25 – mars/avril 2010

Orient intérieur
Ésotérisme occidental et oriental
Romantisme allemand
Documents littéraires rares ou inédits
Libres destinations



Tous droits réservés
2006-2010

LE SUICIDE DE RENÉ CREVEL



Mort de Crevel. - Louis Massignon. - Notes sur la Mort.

« Le veille du Congrès des Écrivains Révolutionnaires, en 1935, René Crevel se suicidait... Bouleversé par la brusque évasion de ce monde de son camarade surréaliste, Gengenbach téléphona à Louis Massignon, professeur au Collège de France, pour lui annoncer la triste nouvelle... Dès que Massignon, disciple et ami d'Huysmans, sut que Crevel était encore en vie, mais dans le coma, à l'hôpital, il répondit à Gengenbach : « Évidemment vous êtes tous déconcertés... C'est en de telles circonstances que vous devriez constater l'indigence spirituelle d'une doctrine surréaliste qui se trouve sans réponse en face de la mort. Je suis chrétien, je crois à la Communion des Saints, à la réversibilité des mérites et je vais faire ce qu'il est permis de faire à un chrétien... : A genoux devant le lit d'agonie de Crevel, je demanderai au Christ de me faire expier à moi, de mon vivant, le geste de désespoir de René Crevel pour qu'en échange de cette expiation votre ami obtienne une seconde d'illumination, qui lui permette, en un éclair, de jeter vers Celui qu'il a insulté le suprême S.O.S. de l'âme en partance pour l'au-delà. »

Gengenbach, 1948.

DE L'ORIENT INTÉRIEUR

L'ORIGINE



Les montagnes ne s'élèvent pas seulement à la surface du globe terrestre formant des barrières naturelles entre les pays, elles culminent jusqu'aux extrémités de la terre et deviennent alors autant de frontières entre le monde physique et ce que l'on appelle la Terre céleste, monde intermédiaire entre la terre et le Ciel, entre le monde terrestre auquel nous appartenons et le monde céleste dont nous éprouvons la nostalgie. Les montagnes forment passage de ce monde-ci à ce monde-là, c'est pourquoi leur sommet, comme le « neuvième rocher » du *Livre des neuf Rochers* de Rulman Merswin, culmine au seuil de l'Origine, de notre origine, qui est le lieu de notre « vraie patrie », selon le mot de Novalis, et de notre attente :

non pas le paradis terrestre, mais le monde « supracéleste », car les sommets des montagnes traversent la Terre céleste, et le Ciel lui-même, pour culminer au-delà : dans la Sainte Trinité, selon la tradition chrétienne, ou au-delà encore, même s'il n'est plus de sommet, dans « la nue Déité », comme l'écrivait Henri Suso, ou en un *désert*, d'après Maître Eckhart [*Granum sinapis*] : « L'anneau merveilleux /Est jaillissement, /Son point reste immobile.

Ce point est la montagne /À gravir sans agir /Intelligence !/Le chemin t'emmène /En un merveilleux désert, /Au large, au loin, / Sans limite il s'étend. »

Tel est le chemin, telle est la montagne à gravir pour atteindre l'état de Perfection, selon ce que Ramana Maharshi dit de la montagne Arunâchala : « C'est seulement pour communiquer par le silence ton État (ineffable) que Tu Te dresses comme une montagne qui brille de ciel en terre [*Huit stances sur Shri Arunâchala*]. »

Ces montagnes qu'il faut « gravir sans agir », qui « déracinent l'ego de ceux qui méditent sur elles » sont certainement les véritables sommets qui méritent les efforts de toute une vie orientée vers l'Origine. L'Origine (Principe, Source) est un sommet au-delà de tous les sommets et c'est vers elle que se tournent les hommes qui savent que les montagnes traversent la terre et le Ciel, ou qu'elles se dressent « comme une montagne qui brille de ciel en terre ». Mais depuis le monde où nous vivons, notre monde terrestre, ces sommets demeurent invisibles, et quand nous progressons sur les pentes des premières montagnes accessibles à notre désir de nous élever au-dessus du monde terrestre, quand nous parvenons à ce *premier sommet*, le plus proche de notre attente, qui le surplombe, ce sont progressivement une infinité de sommets qui se découvrent à l'horizon, comme pour le *Voyageur contemplant une mer de nuages* dans un fameux tableau de Caspar David Friedrich (1818). Et, au-delà de ces sommets, une infinité de montagnes ne sont toujours pas visibles. Sont-elles même accessibles ? Dans le tableau de C.D. Friedrich, un sommet, plus élevé que les autres [le mont Rosenberg], émerge des nuages et fait face au voyageur qui se tient sur le sommet qu'il vient d'atteindre. Ce *second sommet* représente une nouvelle attente, plus éloignée, et qui est le Ciel, le monde céleste. Le *vrai* sommet n'est donc pas visible depuis notre monde terrestre. C'est ainsi que le voyageur (ou le pèlerin d'Orient) est appelé à gravir une montagne qui n'est visible qu'une fois le premier sommet atteint, aux limites du monde physique, destiné, en d'autres termes, à s'engager dans une nouvelle ascension, que l'on peut appeler *céleste*, où de cercles en cercles, comme dans le *Paradis*

de Dante, de rochers en rochers, selon Rulman Merswin, jusqu'au neuvième, l'âme s'élèvera jusqu'à son Origine.

Le voyageur, le pèlerin d'Orient, ne peut compter que sur la montagne qui s'élève aux extrémités du monde terrestre pour atteindre la Terre céleste et contempler alors le *vrai* sommet, celui de son désir de Dieu, de sa nostalgie de l'Amour, tel qu'il le découvre à cet instant. Du reste, il pourrait demeurer sur ce premier sommet – comme Dante au sommet du Purgatoire, ou Rulman Merswin sur le premier rocher, ce paradis terrestre. Il peut également s'élever jusqu'au terme de son ascension, ce second sommet qui figure le Paradis céleste, parce qu'il culmine dans le monde supracéleste (ou divin), en termes eckhartiens dans « la Trinité des Personnes dans l'unité de l'Essence ». Dante écrira : « Dans la profonde et claire subsistance / de la haute lumière, trois cercles m'apparurent, / de trois couleurs et de grandeur unique » (*Paradis*, XXXIII, 115-117)

Mais, le sommet de la « montagne à gravir sans agir » de Maître Eckhart n'en sera pas moins invisible. C'est qu'en fait, il n'est visible de nulle part, contrairement au *vrai* sommet. Il est même inaccessible, comme la Déesse éternelle. Ou plutôt il est sans accès. Il est « ce point » dont Maître Eckhart parle comme figurant « l'abîme sans mode de la Déesse éternelle sans commencement ni fin ». Cette montagne est donc un « point », et rien d'autre ne peut la représenter, sinon l'image même de la montagne « à gravir sans agir », impliquant une ascension infinie jusqu'au centre de soi, jusqu'à son Origine, son Principe suprême cette fois.

DOCUMENTS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES *AMIS DE DIEU*

Après l'édition dans les précédents *Cahiers* d'un article de Charles Schmidt, « Rulmann Merswin, le fondateur de la Maison de Saint-Jean de Strasbourg », paru dans *La Revue d'Alsace*, en 1856, nous poursuivons la publication des rares documents consacrés à la vie de Rulman Merswin et de l'Ami de Dieu de l'Oberland avec des extraits de la thèse d'Auguste Jundt, *Les Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris, 1879.

LES
AMIS DE DIEU
AU QUATORZIÈME SIÈCLE

LES AMIS DE DIEU DE L'ALLEMAGNE INFÉRIEURE.

I. Les amis de Dieu des Pays-Bas. - II. Les amis de Dieu de Cologne.

I.

A Bruxelles et dans tout le Brabant, c'est autour du nom de Ruysbroek que se concentrent les tendances mystiques du quatorzième siècle. Comme tous ses illustres contemporains, le pieux chanoine de Grœndal a été vivement frappé de la corruption du clergé de son temps. Il oppose « aux prélats et aux ecclésiastiques qui recherchent plutôt leur propre honneur que celui de Dieu, les simples laïques qui vivent pour le Seigneur et surpassent en prudence les érudits qui ne vivent que pour le monde » ; et il exprime le vœu de voir « les prélats, les prêtres et les docteurs mener une vie telle qu'ils puissent devenir capables de recevoir la sagesse divine ». Sa spéculation théologique rappelle celle d'Eckhart par la hardiesse avec laquelle elle s'aventure dans la sphère métaphysique ; elle aussi aboutit, comme conséquence dernière, à l'anéantissement de la personnalité humaine dans la substance infinie de Dieu. Ces principes extrêmes furent adoptés, comme l'avaient été ceux d'Eckhart à Strasbourg, par un certain nombre de partisans de la vie mystique ; d'autres au contraire laissèrent ces doctrines audacieuses et s'en tinrent à une piété plus pratique ; il y en eut enfin qui ne dépassèrent pas la simple observation des préceptes divins et des ordonnances de l'Église. A ces derniers Ruysbroek donne le nom de « Serviteurs fidèles de Dieu » ; aux premiers, celui de « fils cachés du Seigneur », et à la catégorie intermédiaire, celui « d'amis secrets et intimes de Dieu ». Eckhart n'avait pas connu cette triple distinction ; elle est particulière à Ruysbroek. « Les serviteurs fidèles de Dieu prennent la résolution d'observer les commandements divins. Quant aux secrets amis du Seigneur, ils se soumettent non seulement aux

commandements, mais encore aux conseils vivifiants de leur céleste ami ; ils s'attachent intérieurement au Seigneur par l'amour, en vue de sa gloire éternelle, et donnent congé volontairement à tout ce qui peut en dehors de Dieu leur causer du plaisir ou leur inspirer de l'amour. Dieu les appelle et les attire à lui par la multiplicité des exercices spirituels et par les formes diverses et mystérieuses de la vie intérieure.... Mais quelque profond que soit le sentiment de leur union avec Dieu par l'amour, ils ne peuvent cependant s'empêcher d'éprouver, au moment même où ils ont conscience de cette union, qu'il existe encore une différence entre eux et Dieu ; ils ne connaissent ni ne recherchent le retour de leur âme, rendue à sa simplicité primitive, dans l'Essence absolue et infinie : aussi leur vie intérieure, dans sa forme la plus élevée, se déroule-t-elle encore dans le domaine de la contingence et de la modalité. Sans doute ils méprisent les consolations et les joies extérieures, mais ils n'en exaltent que davantage les dons surnaturels dont ils se sentent gratifiés, les œuvres que Dieu accomplit en eux, les consolations intérieures et toute la félicité dont leur âme est remplie ici-bas. Ils s'arrêtent ainsi à moitié chemin et ne font aucun effort pour remporter la suprême victoire, qui consisterait à mourir absolument à eux-mêmes, à se laisser consumer et anéantir dans l'unité de l'amour infini, superessentiel, dont nul n'a jamais trouvé ni la mesure, ni le commencement, ni la fin. Dans l'état où ils sont, Dieu prend assurément plaisir à eux, et de leur côté ils prennent plaisir à Dieu ; mais ils n'ont aucune certitude d'obtenir la vie éternelle, car ils ne sont pas encore complètement morts à eux-mêmes et à tout intérêt personnel ; ils ne sont point parvenus à la stabilité spirituelle et peuvent encore tomber dans le péché. Mais ceux qui s'élèvent au-dessus de la pratique des vertus jusque dans leur sublime Origine, qui, enflammés par le pur amour divin, meurent en Dieu à eux-mêmes et à tout intérêt propre, deviennent les fils cachés de Dieu, à qui appartient la vie nouvelle, la vie éternelle ».

Les tendances mystiques de Ruysbroek se répandirent rapidement dans les Pays-Bas ; elles ne tardèrent pas à trouver des représentants distingués dans Gérard Groot et son disciple Florent, dans les Frères de la vie commune et les religieux de la congrégation de Windesheim. Il importe cependant de remarquer qu'elles ne se perpétuèrent ainsi qu'en se transformant profondément. Elles s'épurèrent au contact des nécessités de la vie pratique, ainsi qu'il en était advenu également du mysticisme dans l'Allemagne supérieure après Eckhart ; elles laissèrent tomber les hardiesses spéculatives empruntées à une philosophie hétérodoxe, pour en arriver au type accompli de la piété ascétique au quinzième siècle, l'*Imitation de Jésus-*

Christ de Thomas de Kempen. Le contenu éminemment moral de cet écrit justement célèbre ne rappelle plus en rien les préoccupations au milieu desquelles nous avons vu se développer le mysticisme des amis de Dieu au siècle précédent. L'horizon ecclésiastique et politique s'était modifié ; les bases de la vie sociale s'étaient raffermies ; l'état des esprits avait changé. Aussi les premières années du quinzième siècle marquent-elles le début d'une nouvelle période de la littérature mystique au moyen âge. L'œuvre du chanoine régulier de Zwolle forme le centre de cette période, dans l'étude de laquelle nous n'avons pas à entrer ici, et dans laquelle il convient de ranger également cette autre *Imitation de Jésus-Christ* qui est connue sous le nom de la *Théologie germanique*.

II.

Cologne a été le champ d'activité commun de la plupart des grands docteurs mystiques du quatorzième siècle, le point de jonction entre les tendances religieuses de l'Allemagne supérieure et celle des Pays-Bas. Toutes les nuances de la piété mystique ont compté des représentants dans cette ville, et la société des amis de Dieu a dû y être fort nombreuse, à en juger par les déclarations de Pierre Canisius de Nimègue, l'un des éditeurs de Tauler au seizième siècle [1543], et par celles de Tauler lui-même. « A cette époque il y eut en Allemagne et surtout à Cologne un grand nombre d'hommes profondément pieux et aimant Dieu ; les docteurs Eckhart de Strasbourg, Henri Suso, Henri de Louvain, Eckart le jeune vécurent alors dans cette ville. » Tauler y fit plusieurs séjours, et paraît avoir fréquemment prêché dans le couvent de dominicaines de sainte Gertrude, où ses sermons furent notés et conservés, et dont la prieure s'est trouvée vers l'an 1346 en relations suivies avec Henri de Nördlingen et Marguerite Ebner. Dans un sermon qu'il prononça dans cette ville, il apostrophe ainsi les membres de la société mystique réunis autour de sa chaire : « Arrêtons-nous à la ville de Cologne. Je ne connais dans tout l'univers, d'une extrémité à l'autre, aucun endroit où la parole de Dieu ait été répandue et manifestée avec autant de richesse et de pureté pendant les soixante dernières années, où elle soit encore annoncée en ce jour par autant de docteurs éclairés, par autant d'amis de Dieu que dans cette ville de Cologne. Où vit-on jamais chose semblable ? Faites attention cependant, chers enfants, à la manière dont vous avez reçu et mis en pratique dans votre vie la précieuse parole de Dieu, qui vous a été et qui vous est encore prêchée dans une mesure plus abondante qu'à d'autres villes de la chrétienté. Avez-vous conformé votre

conduite à ses préceptes ? Dans ce cas vous êtes le peuple le plus heureux qui ait jamais été créé. L'avez-vous reçue sans la traduire en bonnes œuvres ? Alors malheur à vous, Capernaüm et Bethsaïde, qui écoutez d'un cœur stérile la précieuse parole de la vérité ! » D'aussi pressantes objurgations n'étaient pas hors de saison à Cologne, car il ressort d'un autre passage de Tauler qu'une certaine tiédeur religieuse régnait parmi les amis de Dieu de la grande ville. Il paraît qu'ils avaient accepté les doctrines du mysticisme plutôt comme une jouissance intellectuelle que comme un principe de régénération morale, car le prédicateur leur reproche éloquemment le peu de solidité de leurs conversions, en comparaison de la ferveur avec laquelle il a vu les fidèles se tourner vers Dieu dans d'autres pays. Après avoir constaté qu'« il existe à Cologne une louable habitude, celle de communier fréquemment », il énumère les raisons pour lesquelles la jouissance du sacrement n'y produit pas tous les fruits désirables, et il ajoute : « J'ai été dans des contrées où les habitants ont un caractère si viril et se convertissent avec une piété si sincère, si profonde, si constante, que la parole de Dieu y porte plus de fruits en un an qu'ici en dix ans, et que Dieu accorde à ce peuple qui lui est cher tous les miracles de sa grâce. D'autres pays, au contraire, enfantent des caractères si efféminés, que la vérité divine, de quelque manière qu'elle y soit présentée, n'y produit point de résultats durables. C'est ce que vous n'aimez pas à entendre, car c'est bien vous que j'ai voulu désigner par ce discours. Mes enfants, il nous faut devenir des hommes et nous tourner énergiquement vers Dieu, sans quoi nous n'arriverons jamais au but ! »

Nous ne savons si les efforts de Tauler furent couronnés de succès, car nous ne possédons point de renseignements sur l'histoire ultérieure des amis de Dieu de Cologne. Le grand prédicateur avait contribué plus que tout autre docteur de son temps à la diffusion d'un mysticisme plutôt pratique que spéculatif, et qui, malgré ses lacunes et ses imperfections, peut compter parmi les manifestations les plus pures de la vie religieuse au moyen âge. Il s'est trouvé en relation avec les amis de Dieu de toutes les contrées, en contact direct avec la piété populaire de son temps : aussi son influence religieuse a-t-elle été bien plus considérable que celle d'un Ruysbroek ou d'un Suso, et c'est avec raison qu'on lui a assigné à toutes les époques la place centrale dans l'histoire du mysticisme au quatorzième siècle.

Auguste Jundt

HOMMAGE A ARMEL GUERNE



ARMEL GUERNE & LA SCIENCE DE NOVALIS

Armel Guerne occupe une place prééminente dans la réception de Novalis en France, d'abord en tant que traducteur inspiré de l'œuvre complète du poète romantique allemand¹, ensuite comme introducteur privilégié à ce qu'on pourrait appeler la *science* de Novalis, discipline qui, depuis la première moitié du dix-neuvième

¹ Deux volumes parus en 1975 aux éditions Gallimard, aujourd'hui introuvables, et dont on attend avec impatience la réédition désormais indispensable.

siècle en France² et jusqu'à nos jours (Olivier Schefer), s'applique à ses écrits, à sa biographie ainsi qu'à son expérience intérieure, et qui est exercée le plus souvent par des poètes (Gustave Roud) et des philosophes.

C'est avec sa traduction des *Disciples à Saïs*³, qu'Armel Guerne a rejoint les traducteurs français de Novalis, en 1939, plus d'un siècle après les premiers essais de Xavier Marmier⁴, d'Eugène Lerminier et de Michel Nicolas. On peut estimer que, depuis cette date, il appartient au nombre des « admirateurs enthousiastes » (selon le mot d'André Gide) du poète romantique allemand. En 1946, il traduit pour la revue *Les Quatre Vents* un des plus fameux poèmes de Novalis – « *Lorsque nombre et figures ne seront plus / La clef de toutes créatures...* » – ainsi que quelques fragments. Leur choix est révélateur : « *La poésie est la jeunesse même des sciences* », « *Nous sommes plus étroitement liés à l'invisible qu'au visible* », « *Toutes choses arrivent en nous bien avant qu'elles aient lieu* ». En 1949, dans un numéro spécial des *Cahiers du Sud* sur le Romantisme allemand, il publie *Europe ou la Chrétienté* ; l'année suivante paraît sa traduction des *Hymnes à la Nuit*, chez Falaize : « Ce ne sont que seize pages dans l'imprimé original, mais leur place est unique dans l'histoire des littératures. Unique et essentielle. » Viendront plus tard, en 1963, réunis pour l'édition des *Romantiques allemands*, chez DDB, de nouvelles traductions de poèmes (*Chants spirituels*) et de fragments (*Pollens*), et en 1973 la publication des *Fragments*, en édition bilingue, ou plutôt une sélection des pensées singulières de Novalis dont il dira : « J'ai surtout cherché à rapprocher mon choix de celui qu'il eût pu faire lui-même ou aimer en tout cas, c'est-à-dire à donner de lui une image plus conforme à ce qu'il était lui-même et par lui-même dans le mystère de son génie, qu'à l'image chaque jour un peu plus conventionnelle qu'on s'est faite de lui à travers les travaux accumulés des spécialistes, des philologues, des philosophes et des historiens, depuis que s'est éteinte la grande ardeur qui enflamma, trois courtes générations durant, la générosité des âmes romantiques... » Il faudrait citer tous les premiers « admirateurs

² Après la mention du poète romantique allemand par Madame de Staël, dans *De l'Allemagne* (1822), la première étude complète consacrée à Novalis en France parut en 1828, sous la plume du baron d'Eckstein, dans *Le Catholique*.

³ *Les Disciples à Saïs*. Frontispice d'André Masson. Paris, G.L.M., 1939.

⁴ Entre 1832 et 1833, il publiera dans la *Nouvelle Revue Germanique*, le roman inachevé de Novalis *Henri d'Ofterdingen*, moins le Conte de Klingsor, « parce qu'un Allemand même a de la difficulté à en saisir la signification sans le secours du second volume », des *Pensées traduites des fragmens [sic] de Novalis*, et les *Hymnes à la Nuit*.

enthousiastes » du poète en Novalis (Xavier Marmier, Blaze de Bury), du penseur religieux en lui (baron d'Eckstein, comte de Montalembert) ou encore du philosophe en lui (Eugène Lerminier, Michel Nicolas). Beaucoup qui l'ont connu pourraient témoigner qu'Armel Guerne avait « la générosité des âmes romantiques », et qu'il appartenait à ces générations : « Il ne fait pas bon, à notre époque, *disait-il*, avoir encore un peu de ce qu'on a, autrefois, appelé l'âme. »

Les *Œuvres complètes*, enfin, en 1975, viennent en conclusion de ces quelque trente-cinq ans de proximité d'Armel Guerne avec le poète romantique allemand : « Dommage que cet ouvrage ne soit pas sorti vingt ou trente ans plus tôt, *écrit-il* : c'est un très beau travail, assez impressionnant (où il me semble avoir sauvé tout le charme de Novalis, beaucoup plus viril qu'on ne croit). » L'intérêt de ces *Œuvres complètes* tient bien évidemment aux traductions elles-mêmes – les *Fragments* en particulier n'existaient plus que dans la version dépourvue d'inspiration de Maurice de Gandillac (1966) – ainsi qu'à la présentation de chacune des œuvres, qui sont autant d'essais passionnants, après le très-remarquable « Novalis ou la vocation d'éternité »⁵ où Armel Guerne s'avance le plus loin qu'il est possible dans la *science* de Novalis : « Au lecteur de savoir qu'on ne lit pas un poète pour se prendre aux paroles, se captiver aux mots, mais pour aller là où ils disent : l'œuvre n'est pas en eux, mais dans l'itinéraire vivant dont ils sont la légende. » Certes, on lui reprochera bientôt d'avoir réintroduit la *légende* de Novalis en France. Mais de quoi s'agit-il finalement ? De cette légende qui attirera toute l'ironie de Henri Heine, comme elle portera sur la tombe du poète romantique des centaines de jeunes gens, dans un élan de dévotion dont se moquera Goethe, non sans envie, ou bien de la légende qui n'est *légende* que parce qu'elle apparaît telle à ceux qui n'auront jamais pénétré le sens de l'œuvre et de la destinée de Novalis ? On ne saurait comprendre pourtant Novalis qu'à travers son admirable légende : « Peu d'hommes auront tracé une ligne aussi haute ; il ne parle qu'à ceux qui entendent et ne montre qu'à ceux qui voient. Tous les autres s'ennuient, mais ceux-là sont comblés de richesses inépuisables, certifiés à tout jamais dans l'espérance. »

*

⁵ Repris dans Armel Guerne, *L'Âme insurgée*, Phébus, 1977.

En son temps, Xavier Marmier avait connu le premier la difficulté, la quasi impossibilité selon son expression⁶ de traduire la poésie de Novalis, mais il en attribuait la raison au « génie de notre langue [française] essentiellement claire, précise, et assez prude et revêche, soit dit en passant ». A l'opposé, Armel Guerne évoque « l'épaisseur de l'étoffe allemande (je veux dire la lourdeur de la langue et des mœurs) » et confiait à Cioran qu'il voulait « rendre ses ailes » à Novalis – « ce que *doit* faire notre langue, mieux faite pour lui que la sienne », ajoutait-il – et encore (1969) « le rendre à lui-même en français ».

Rendre Novalis à lui-même en français ! Tel aura été finalement tout le génie d'Armel Guerne, traducteur de Novalis, et l'on comprend pourquoi il existe un Novalis *francophone* qui ne prétend pas se substituer au Novalis germanique, ni soustraire le poète romantique à sa langue natale, à son milieu (Zinzendorf), à ses amis non plus qu'à ses amours, mais plutôt exprimer ce qui demeure insaisissable en langue allemande, ce quelque chose qui constitue « la clef du grand mystère de cette *âme* latine dans son corps allemand et son verbe germain », autrement dit toute l'explication de son œuvre autant que de sa destinée : la « transparence de sa pensée ».

*

La réception de Novalis en France doit infiniment à Armel Guerne, par ses traductions qui permettent de parler aujourd'hui d'un Novalis *francophone*, ce qu'il fallait essentiellement pour que s'exprime toute la richesse de son expérience poétique, de son expérimentation d'une voie d'intériorité qui passe par la poésie, mais également par son approche d'une œuvre non pas rare, mais véritablement unique dans la littérature occidentale – Novalis, « le poète suprême », dira-t-il. Comme il écrira aussi, dans sa préface à *L'Âme insurgée*, qu'elle est « une œuvre dont l'art secret ne s'ouvre pas à l'admiration, mais seulement à l'amour ». C'est à cette disposition intérieure que la *science* de Novalis est redevable de ses meilleurs spécialistes, parmi lesquels Armel Guerne demeure assurément le plus éminent.

⁶ Dans son introduction aux *Hymnes à la Nuit* (1833), il écrit : « Je ne puis pas donner les pages suivantes comme une traduction littérale de Novalis, je crois qu'il est presque impossible de traduire littéralement en notre langue cet auteur. »

SIEGFRIED KREBS. **Philipp Otto Runge's Entwicklung unter dem Einflusse Ludwig Tieck's.** *Mit 5 ungedruckten Briefen Tieck's.* Heidelberg, Winter, 1909.

Novalis écrit dans ses *Fragments* : « Il semble que la Nature ait partout pris les devants sur le peintre, qu'elle lui présente un modèle achevé et qu'il ne saurait même égaler. Et pourtant l'art du peintre est, par ses origines aussi libre, aussi « a priori » que celui du musicien. Le peintre ne fait qu'employer un système de notations infiniment plus compliqué que celui du musicien ». Ces paroles s'appliqueraient à merveille à l'art de Runge, lequel fut avec Friedrich, le peintre « romantique » par excellence. Ni l'interprétation donnée par Görres des gravures allégoriques intitulées « die Tageszeiten »⁷, ni le commentaire que Grisebrecht a tenté des vignettes dont Runge a orné la traduction des « Minnelieder » faite par Ludwig Tieck, ne nous apportent une révélation saisissante de ces hiéroglyphes indéchiffrables. M. Krebs ne s'est pas attaqué directement à ce problème qu'il juge du reste insoluble. Il s'est contenté d'esquisser un portrait moral du peintre, de retracer son roman intellectuel et de retrouver la cosmologie mystique à laquelle son art devait simplement servir d'expression allégorique. C'est par Tieck, l'apôtre et le vulgarisateur de Jakob Boehme dans les cercles romantiques, que Runge fut à son tour initié à la pensée de l'illustre théosophe, et cette initiation fut l'événement décisif de sa vie, encore qu'il n'en ait tiré aucune doctrine philosophique cohérente et originale. Au concept trinitaire de Boehme, il a emprunté sa théorie mystique des couleurs. « Chez Jakob Boehme il faut chercher aussi la clé des différents symboles dont Runge fait usage, à l'exception des espèces végétales qu'il avait combinées en un système personnel de notations symboliques ». Sur le mythe du Divin Adam et de l'Androgyne, de la Mère, de la Vierge éternelle, de l'union d'amour réalisée par la mort, etc., on trouvera dans cette étude des aperçus qui, s'ils n'apportent rien de bien nouveau, permettent cependant de mieux saisir dans leur ensemble ce qu'on pourrait appeler les mythes et les symboles ésotériques de la Naturphilosophie et de la littérature romantique allemande.

É[mile]. S[plendé].

⁷ [Ce commentaire des « Heures du jour » paraîtra en 1808 dans les *Annales de Heidelberg*. Cf. sa traduction française dans Philipp Otto Runge, *Peintures et Écrits*, Klincksieck, 1991.]

VOYAGE

DU CHEVALIER CHARDIN.

DE PARIS À ISPAHAN.

« La galerie du tombeau d'Abas [Chah Abbas] a une frise qui règne tout autour, partagées en cartouches d'azur, où est écrit en gros caractères d'or, l'éloge fameux de Haly ['Alî], le grand saint, la grande idole des Persans. J'en insère la traduction, parce que c'est une pièce d'éloquence, où l'on peut voir non seulement le génie de la poésie persane, mais aussi le transport de la dévotion mahométane. La pièce est en sept chants par distiques. Le premier est tout sur Mahomet [Mohammed], les six autres sur Ali »

CHANT PREMIER.

Je te salue, créature glorieuse, dont le Soleil est l'ombre ; chef-d'œuvre du seigneur des humains, ciel de majesté et de puissance, grand astre de la justice et de la religion.

Infailible expositeur des quatre livres⁸, conducteur des huit mobiles⁹, gouverneur des sept parties¹⁰, chef des fidèles.

Docteur dans la science infuse des prophètes¹¹ ; royal héros, célébré par les douze successeurs¹² ; quand même le voile seroit ôté, ma persuasion n'augmenteroit pas. Lumière de Dieu illuminante, ame de la prophétie ; guide des vrais croyans.

Premier objet de Dieu, dans la vue d'envoyer ses ordres en terre et un ambassadeur ; centre des secrets divins, touchant tout le passé et tout l'avenir, qui as fait resplendir la confession d'un Dieu,

⁸ Le Pentateuque, le Psautier, l'Évangile, l'Alcoran. Les mahométans croient que ces quatre livres sont les seuls qui aient été et qui doivent jamais être la règle de la foi. (*Note de Chardin*).

⁹ Les cieus des planètes du premier mobile. (*Note de Chardin*).

¹⁰ Les sept climats, ancienne division de la terre. (*Note de Chardin*).

¹¹ Il y a dans l'original, *docteur de la science des prophètes qui ne savoient pas leur A, B, C*. Les mahométans disent que Mahammed [*sic*] étoit si ignorant dans les sciences humaines, que même il ne savoit pas lire. C'est pour conclure avec plus de vraisemblance, que ce qu'il savoit étoit surnaturel. (*Note de Chardin*).

¹² Les douze héritiers et successeurs de Mahammed, dont le dernier a été enlevé au ciel, et doit venir confondre le règne des infidèles. (*Note de Chardin*).

dans les ténèbres de l'erreur, comme le soleil est précédé par l'aurore, avant qu'il soit monté sur l'horizon, même à travers une nuit obscure.

Archétype des choses créées, instrument de la création du monde ; le plus relevé de la race d'Adam ; ame des grands apôtres et envoyés.

Tu es ce seigneur, par lequel un verset de l'Alcoran promet l'accomplissement des désirs. Tu es ce soleil par lequel un autre verset dit qu'on verra la souveraine beauté. Lumière des yeux, couronne de la prophétie, idole de l'ange Gabriel.

Tu es dans le monde un monde de vertu et de dignité ; tu es sur la terre un soleil de majesté et de grandeur.

La mer n'est riche et libérale que des dons de tes mains bienfaisantes. L'ange trésorier du ciel fait sa moisson dans les fertiles jardins de la pureté de ta nature.

Moyse¹³, le fendeur de la mer, est le portier du trône de ta justice, Jésus, le monarque du quatrième ciel, fait la garde devant le voile du trône de ta gloire.

Ce peintre incompréhensible, qui a tiré tout d'un seul coup de pinceau¹⁴, Koun-Fikoun¹⁵, n'a jamais fait un si beau portrait que le globe de ton visage.

Depuis ta descente dans le berceau, jusqu'au dernier jour de ta vie, les anges¹⁶ qui enregistrent les paroles, n'entendirent jamais de toi aucun mot qui ne donnât du ravissement à Dieu.

Nul homme, en quelque état que ce soit ne peut tant ressembler à Dieu que toi ; mais si Dieu pouvoit avoir une image qui le représentât tel qu'il est, ce ne pourroit être que toi, cet ambassadeur qu'il a envoyé en terre, en sa grande clémence.

Heureux et saint l'homme qui croit tout ce que Dieu a dit dans l'Alcoran, au sens marqué par son prophète, dans le livre de ses sentences ; si l'on veut le comparer à quelque être relevé, on ne peut trouver de plus parfait exemplaire que Mahammed [*sic*].

¹³ Les mahométans aiment à faire aller ensemble Jésus et Moyse. *Issa, Mousa*, signifient, selon la cadence des termes, *le souffle de Jésus* et *la main de Moyse*, prétendant que le premier opéroit ses miracles par l'organe de son *souffle*, et le second par celui de sa *main*. (*Note de Chardin*).

¹⁴ Que la chose soit et la chose fut. Verset de l'Alcoran, du genre sublime, qui, avec cet autre, par lequel Dieu est introduit faisant cesser le déluge, *terre engloutis les eaux*, sont comptés les plus éloquens ; ils sont indubitablement imités du verset III de la Genèse, *que la lumière fut, et la lumière fut faite*. (*Note de Chardin*).

¹⁵ *Koun féyekouïn* (sois, et cela étoit) ; ces mots arabes sont tirés du Qorân, surat. III, vers. 42.

¹⁶ Les mahométans tiennent que tout homme a deux anges inspecteurs, dont l'un écrit le bien qu'il fait, et l'autre le mal. (*Note de Chardin*).

CHANT II.

Homme inénarrable qui n'a point d'égal que Mohammed le prophète élu. Dieu a assigné sur ton amour¹⁷, le douaire des dames du paradis.

Le premier mobile ne lanceroit point la balle du soleil par la sarbacane du ciel, si ce n'étoit pour servir l'Aurore, dans l'amour extrême qu'elle a pour toi.

Qu'est-ce que la puissance des astres et du Destin, en comparaison de la tienne ? Et qu'est-ce que la lumière du soleil comparée avec celle de ton esprit ? Le destin ne fait qu'exécuter tes ordres. Le soleil est lumineux des rayons de ta connoissance.

Quand la nombreuse troupe de ta majesté va en sa pompe, on voit la sphère¹⁸ liée à la main du chef, qui la conduit comme une clochette au cou d'un mulet.

Qu'Hercule [*sic*, pour Rostam]¹⁹ ne nous parle plus de la force de son courage ; car, comment souffriroit-on une mouche piaffer sur les ailes du grand Phénix de l'Occident.

Si Hercule [Rostam] avoit vu la valeur de ton bras dans une action, assurément l'oiseau de son ame auroit de peur rompu la cage de son corps pour s'enfuir.

La mer immense de ton mérite jette des vagues par dessus le ciel ; et sur cette mer de vertu, les tempêtes de l'adversité ne font pas plus de désordre que des fœtus dans l'eau.

Si l'on pèse ta gloire à la balance des sens relevés, les plus hautes montagnes mises en contre-poids ne paroissent pas plus que des semences de lentille.

Dans la grande carrière du bonheur, où l'emportement de ceux qui courent, les fait ressembler à des chevaux qui prennent le mors aux dents, et jettent bas leur maître.

Et fait qu'à force de coups d'aiguillons, ils se piquent l'artère,

¹⁷ Les Persans disent qu'Aly étoit le plus bel homme qui fût jamais, et que sa beauté étoit inconcevable, à cause de quoi les peintres couvrent d'ordinaire son visage d'un voile, et ne le représentent pas. Ce que le poète dit ici d'Aly, que les bienheureuses dans le ciel mettent leur plus grande félicité à être aimées de lui. (*Note de Chardin*).

¹⁸ *La Fortune* : le sens est, tu fais tourner le monde à ton gré, comme un mulet la clochette qu'il a à son cou. (*Note de Chardin*).

¹⁹ [*Cf. Le Livre des Rois* de Ferdowsi : « Dix nourrices donnèrent du lait à Rostam, car le lait fait la force et la substance de l'homme. Lorsqu'il fut sevré et que sa nourriture se composa de pain et de viande, il mangea autant que cinq hommes, et l'on se lassait à le nourrir. Lorsqu'il eut atteint la hauteur de huit palmes et qu'il fut devenu semblable à un noble cyprès, on l'eût pris pour une étoile qui brille et que le monde contemple avec admiration, etc. »]

sur quoi l'ange de la mort vient en funeste médecin leur prendre le bras de l'ame.

Tu sortiras de cette rude carrière, comme le soleil sort de l'Orient. On portera devant toi l'étendard honorable de la majesté suprême, et derrière toi les dépouilles, marques de la victoire.

Et si dans cette course, tous les habitans du monde étoient chacun aussi brave qu'Hercule [Rostam], le plus intrépide d'eux n'auroit pas le courage de tenir un moment devant toi.

Dieu formera un corps aérien²⁰, qui criera, de sa part, à haute voix, *victoire ! victoire !* Il n'y a de brave qu'Aly. Il n'y a point d'épée semblable à Zulfagar²¹, l'épée à deux pointes de ce héros.

CHANT III.

Toi, de la pureté duquel le ciel de l'impeccabilité tire son éclat. Le soleil s'est fait une couronne de gloire de l'ombre de ton parasol.

Jésus le grand chimiste se servoit de la terre du portail de ta prudence pour souffre rouge²², dont il composoit le Taksir (*taqssyr*)

²⁰ La Renommée. (*Note de Chardin.*)

²¹ Zulfagar est le nom de l'épée d'Aly. Les mahométans disent qu'elle s'ouvroit en deux, au bout, comme une fourche. (*Note de Chardin.*) – Nota. Prononcez Zoùl-féqâr, et plus correctement encore Dzoùl-féqâr. Cette épée qui, après avoir appartenu au prophète, passa, à sa mort, entre les mains de Aly, n'avoit pas deux lames, comme l'ont imaginé de doctes commentaires ; mais la lame qui étoit à deux tranchans, et conséquemment sans talon, se terminait en fourche recourbée, et avoit deux pointes. On conçoit aisément l'utilité d'un aussi bizarre cimenterre, quand on sait que ceux des Orientaux qui sont toujours très recourbés, se terminent par un double tranchant. Les militaires européens qui ont eu affaire avec les troupes musulmanes, savent que les coups les plus redoutables et auxquels on ne peut opposer aucune espèce de parade, sont ceux que vous porte votre adversaire avec le tranchans intérieur de son arme, en retirant son bras sur lui-même.

L'épée *Dzoùl-féqâ* se trouve mentionnée dans le catalogue des armes qui appartenoient au prophète, au moment de sa mort. [*Cf. Tabari, Mohammed, sceau des prophètes* : « Le Prophète avait sept sabres : [...] un qui avait appartenu à Monabbih, fils de 'Haddjâdj, et qui était fameux parmi les Arabes, était appelé *Dsou'l-Feqâr*. »] C'étoit le prix de sa valeur ; car il l'avoit conquise au fameux combat de Bedr ; et elle faisoit partie du riche butin que lui procura cette victoire. Son nom signifie qui a des vertèbres. « Elle fut ainsi nommée, dit Aboul-Fedâ, à cause des crénelures qui s'y trouvoient », (et lui donnoient quelque ressemblance avec l'épine du dos).

²² *Souffre rouge* est l'*or pur*, terme chimique des Orientaux. Les Turcs disent aussi agréablement que sagement, que le véritable *souffre rouge*, c'est l'agriculture. (*Note de Chardin.*)

et la pierre Phale (*fal*²³), avec quoi il connoissoit tout et guérissoit tout.

Le peintre éternel a peint beaucoup d'images, et mis beaucoup d'idées au jour, dans le dessein de produire ton beau visage ; mais il en a trouvé peu qui approchassent de sa beauté.

Le faucon de ton parasol ayant étendu ses ailes, a trouvé les oiseaux²⁴ du septième ciel, nichés sous la grosse plume de ton aile gauche.

Si ton être parfait n'eût été dans l'idée du créateur, Eve seroit éternellement demeurée fille, et Adam garçon.

CHANT IV.

Grand saint, qui es la véritable maison de Dieu, comme le prophète l'enseigne dans le livre de ses sentences , tu es aussi le Kebleh²⁵ du monde et de la religion, l'ame du monde de Mahammed.

Ta bouche est le trésor des sens sublimes. Tu as posé la bouche sur la source de l'entendement et des sciences, qui est la bouche de Mahammed²⁶.

Tu es le pontife qui as été trouvé seul digne d'entrer dans le sanctuaire du grand prophète, et seul capable de tenir ferme sur le marche-pied de Mahammed.

Les cœurs que ton épée victorieuse amène continuellement à la véritable religion, sont les fleurs dont la vapeur de l'Océan de ta puissance couvre le jardin de Mahammed.

Depuis que la sphère de la loi a été illuminée d'astres divers, la lune n'avoit jamais paru si claire et éclatante que depuis que tu as pris l'empire du ciel de Mahammed.

L'ange messenger de la vérité, Gabriel, baise tous les jours le seuil de ta porte, parce que c'est le seul chemin pour aller au trône de Mahammed.

²³ *Pierre de divination.* Les mahométans disent que du temps de Jésus-Christ la médecine étoit en vogue et au plus haut degré d'excellence, et que Dieu lui donna tant de secrets en cet art, que même il ressuscitoit les morts, et pénétrait dans les pensées. (*Note de Chardin.*)

²⁴ C'est-à-dire les plus grands prophètes. (*Note de Chardin.*)

²⁵ Lieu vers lequel il faut se tourner, quand on prie Dieu. Ainsi Jérusalem étoit le Kebleh (*qebléh*) des Juifs, comme la Mecque l'est des mahométans. (*Note de Chardin.*)

²⁶ Allusion au baiser que les Mahométans disent que leur prophète donna à Aly, lorsqu'il le constitua publiquement son successeur et héritier. C'est une prophane [*sic*] imitation de la manière dont Jésus-Christ donna le Saint-Esprit à ses apôtres. (*Note de Chardin.*)

Ta grandeur au-dessus de la possibilité humaine, est une comparaison impossible ; mais si elle se comparoit, ce ne seroit qu'à la puissance et à l'autorité de Mahammed.

O souverain roi ! Quoique pour célébrer tes louanges je m'étudie sur ce que fit une fois le sage Hassan, dans le temps de Mabammed.

Je n'oserois me vanter de louer ta majesté ; après que Dieu même en a fait l'éloge par la bouche de Mahammed.

L'énarration de ton essence ne peut sortir de la langue des hommes mortels, si l'on en excepte ce qu'en a dit Mahammed.

Ce n'est pas de même de l'énarration de nos besoins ; mais elle est inutile pour toi. Tu sais ce qui en est, et tu sais aussi que je suis l'esclave dévoué de la maison et de la famille de Mahammed.

Mon ame désire de s'envoler, pressée des obligations que j'ai aux hommes, fais-moi quelque faveur qui me délivre de l'obligation que je suis contraint d'avoir aux hommes, je t'en conjure par l'ame de Mahammed !

Ne détourne pas tes regards miséricordieux et favorables de dessus mon visage. O l'amour de mon cœur ! jette un regard tendre sur moi ; ô cœur du cœur de Mahammed !

[Suite au prochain numéro des *Cahiers*]

LIBRES DESTINATIONS

Σουvenirs du Levant.

Ἐβεῖς πουλιὰ, ὀβαψμλὰ πιτᾶτε 'ὲ τὸν αἶρα,
 Ἐ'ἰδεῖν ὄτε, τὴν Φραγιᾶν, 'ὲ πῶν χριτιανῶν τοὺς τόπους.
 (Θάνατος τοῦ Γεοργάκη καὶ Φάρτιακη.)

27

²⁷ O vous oiseaux, qui volez là haut dans les airs, allez le raconter dans le pays des Francs, dans les terres des chrétiens.

(Mort de Georgakis et de Phartiakis).

Voyez *Chants populaires de la Grèce moderne*, recueillis et publiés par G. Fauriel, tomes II et XVI, pag. 52 et 55. Paris, 1834, chez Firmin Didot.

Les souvenirs de notre enfance restent gravés dans la mémoire en traits ineffaçables. Je me rappelle encore qu'à peine âgé de douze ans, toute mon ambition en littérature était de pouvoir lire Homère. Je trouvais Virgile long, quelquefois même ennuyeux dans ses récits ; et, sans connaître autrement que de renom le père de la poésie épique, j'avais le pressentiment que j'étais né pour admirer aussi le chantre Mœonien. Loin d'écouter, lorsqu'il s'agissait du grec, cette paresse, qui m'attirait fréquemment les réprimandes de mon vieux précepteur, mon amour pour cette belle langue ne cessa d'augmenter jusqu'au jour où je pus enfin comprendre les beaux vers de l'Iliade. Plus tard, distrait de ma lecture favorite par des travaux non moins sérieux, mais plus à la mode et plus utiles aussi peut-être, je pensais bien souvent à ces héros de l'antique Hellénie, dont les mœurs simples et grossières, dont le valeureux courage avaient été décrits d'une façon si naïve et si originale, si brillante et si vraie par l'auteur de l'Odyssée, et les nobles accens de sa lyre inimitable furent toujours l'objet de ma vénération.

Il y avait environ deux mois que j'avais quitté les poétiques contrées de la Grèce, pour venir chercher quelques distractions dans la capitale du pachalick d'Ismir. L'hospitalité que je trouvai en Turquie, et surtout les grâces affables des houris smyrniotes, me firent quelque temps négliger l'étude. Leurs beaux yeux m'eussent même fait bientôt oublier que la ville où j'étais alors passait pour être la patrie de l'immortel Homère, si un Anglais, justement célèbre par ses connaissances en numismatique, n'avait eu le soin de rappeler à la raison mon esprit presque égaré. La veille de mon départ pour Constantinople, M. Borell, en causant avec moi, rompit d'un seul mot le charme qui pesait sur ma tête, et je résolus aussitôt de visiter les grottes où le vieux poète, dit-on, vint autrefois s'asseoir pour chanter :

Στρίσω γοργὰ τὸν μαῦρον μῦθον, γοργὰ καταλεικύνω, ²⁸

Et déjà mon rapide coursier a franchi l'espace qui me séparait de Bournabat. A peine avais-je fait attention aux chemins sablonneux que j'avais parcourus, et si les caravanes éparses sur ma route n'avaient pas quelquefois arrêté ma course, je ne me serais peut-être alors nullement douté de l'existence des apathiques chameaux, ni de celle de leurs guides ottomans. C'est pourtant une

²⁸ Et vite je selle mon moreau, vite je me mets en selle... L'ENLÈVEMENT, *chant popul. de la Grèce moderne*, chez Fauriel, Tome II, page 140-142, XI.

chose curieuse, que cette troupe d'animaux lents et lourds, qui marchent d'une manière grave et monotone, les uns après les autres, et qui tous, la tête relevée avec une sorte d'orgueil, forment une file ruminante, dont la conduite est toujours confiée à l'intelligence d'un pauvre petit âne. – Mais je brûlais du désir d'arriver promptement au séjour que le barde aveugle doit avoir embelli de sa présence, et rien ne pouvait alors me distraire de ma rêverie, pas même les petites rues sales et étroites de l'ancienne habitation du diable²⁹. Je traversai donc rapidement ce village, et croyant toucher bientôt au terme de mon excursion religieuse, je ne cessai de m'occuper des sites qui m'environnaient, tout en demandant à chaque pas à mon guide si nous n'arrivions pas bientôt. Nous marchions vers le nord nord-est, et le Grec qui m'accompagnait, quoique descendant de ces braves que le poète avait illustrés, paraissait fort indifférent sur le but de notre pèlerinage. Il gravissait lentement, en chantant un air d'une mélodie barbare, un monticule pierreux, le long duquel coulait un ruisseau. Quant à moi, je trébuchais à tous momens dans un sentier inégal, bordé de ronces et d'épines, et je distinguais sur ma droite, à peu de distance de moi, quelques montagnes arides, dont les flancs étaient revêtus l'une verdure pâle et desséchée. Au bout d'un quart d'heure environ nous arrivâmes sur un joli plateau, où quelques oliviers étalent fastueusement leurs branches argentées et leur feuillage blême, et j'entendais au-dessous de moi gronder un torrent rapide, dont les eaux, en se brisant contre des pierres, s'échappaient à travers les touffes d'arbustes d'une couleur très vive. Le murmure mélodieux des ondes résonnait encore à mon oreille, que déjà nous côtoyions des rochers presque à pic, du pied desquels s'élèvent à une grande hauteur des buissons de houx hérissés de mille pointes aiguës, dont mes vêtements en lambeaux pouvaient assez attester la cruauté. Des plantes desséchées sur leur tige et des feuilles mortes jonchaient partout la terre ; on eût dit, à les voir, que la nature en ces lieux, revêtue de sa robe de deuil, voulait rendre hommage au souvenir de celui qui sut si bien la peindre et la décrire.

Cependant nous entrons dans une gorge étroite formée par deux montagnes, et devant nous apparaît un coteau brillant de verdure et de végétation. Des pins, des mélèses [*sîc*], des cyprès, forment ici différens groupes pittoresques au milieu des nuages d'une fumée épaisse qui surgit du sein de la vallée, et qui donne à tout ce tableau une physionomie sombre et mélancolique, dont

²⁹ *Bournabat*, village peu éloigné de Smyrne, tire l'étymologie de son nom de deux mots turcs : (*Bironn abad*) c'est-à-dire, habitation du Diable.

l'effet est des plus rares et des plus remarquables. Le terrain et les rocs qui nous entourent prennent soudain une teinte rougeâtre fort singulière, et bientôt nous sommes obligés de nous traîner sur nos mains pour arriver au pied d'une roche fort élevée, près de laquelle coule une source d'eau limpide. C'est au sommet de ce pic que se trouvent les grottes d'Homère, et mon courage redoubla lorsque je vis les difficultés qui me restaient à vaincre. Enfin après vingt minutes de peines et d'efforts, j'atteignis la cime désirée ; mais, ô douleur ! je ne découvris alors que deux ouvertures dépourvues de tout ce qui peut faire naître quelque admiration. J'abandonnai donc sans plus tarder ces antres peu poétiques, et franchissant encore les pierres et les broussailles qui m'empêchaient d'arriver à leurs sommets, je me mis alors à considérer attentivement la vue magnifique qui se déroulait comme par magie devant moi.

« An meimem Stabe gebogen,
Und schaute hinab, in das Thal. »³⁰
(Goethe. Schæfers. – Klagelied.)

C'est en contemplant cet admirable site que toute mon imagination, un instant refroidie, se réchauffa de nouveau, et je crus tout-à-coup entendre résonner autour de moi dans les airs ces hexamètres pompeux que je me récitais en gravissant les rochers dont je foulais alors les têtes orgueilleuses.

J'allais peut-être déclamer encore quelques uns de ces beaux vers, quand près de moi, sous la mousse et le gazon, j'aperçus une fosse que la main des hommes semblait avoir creusée jadis dans la roche vive. Aussitôt, interrogeant le palikare qui m'avait suivi, je lui demandai si quelque tradition populaire n'avait pas révélé quel était ce tombeau ; mais il m'avoua que l'on ignorait dans le pays si cette pierre sépulcrale cachait ou non des débris humains. Je m'assis en méditant, non loin de cette dernière et antique demeure d'un mortel inconnu ; et bien qu'aucun souvenir historique ne m'autorisât à croire ici renfermés les précieux restes d'Homère, je m'imaginai être néanmoins près des cendres inanimées du grand poète, et je ne pus me défendre d'une émotion que l'endroit où j'étais devait naturellement m'inspirer.

Comte de Corberon

³⁰ Penché sur le bâton qui me servait d'appui, je plongeais mes regards dans la vallée.

Goethe, *Complainte du berger*.

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

De l'Orient intérieur

L'Origine, par Jean Moncelon.

Documents d'Orient et d'Occident

Auguste Jundt, « Les amis de Dieu de la Haute Allemagne »,
deuxième extrait des *Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris, 1879.
HOMMAGE A ARMEL GUERNE,
Jean Moncelon, « Armel Guerne et la science de Novalis », 2009.
Émile Spenlé, CR de *Philipp Otto Runges Entwicklung unter dem
Einflusse Ludwig Tiecks*, *Revue germanique*, 1909.
Quatre chants, extraits du *Voyage de Chardin de Paris à Ispahan*, Paris,
1811.

Libres destinations

Comte de Corberon, « Pèlerinage aux grottes d'Homère », le 31
octobre 1829 », Paris, 1835.

Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2010